

## UN ASPECT DE L'AMOUR CHEZ PIERRE LOTI

by Rolande Leguillon

L'oeuvre de Pierre Loti est imprégnée d'un climat affectif qui lui a valu sa réputation d'enchanteur, d'écrivain exotique et de romantique attardé.<sup>1</sup> Un engouement mondain pour l'auteur du *Mariage de Loti* et d'*Aziyadé* a contribué, dès la fin du siècle dernier, à former de lui l'image stéréotypée d'un grand amoureux.<sup>2</sup> Des indiscretions biographiques, relativement récentes, soulignent que la vie de Loti a été un tissu serré de rapports amoureux.<sup>3</sup> Il est vrai qu'il aimait la compagnie des femmes, qu'il a connu toutes les nuances de l'amitié féminine, se plaisant sans s'y attarder longtemps, dans l'amitié amoureuse; il est vrai aussi qu'il a beaucoup parlé d'amour.

Une étude attentive de son oeuvre révèle que, s'il était aimé des femmes, lui, par contre, ne s'intéressait pas vraiment à elles; pour lui, elles ne faisaient qu'entrer un moment dans sa vie. La plupart des femmes s'en rendaient compte, car dans presque tous les cas un peu importants, c'étaient elles qui l'abandonnaient.<sup>4</sup> Lui-même s'en est plaint dans son Journal: "Elle m'aime bien, mais comme un être incompréhensible, instable. . . . Et ce n'est jamais que de cette manière que j'ai pu être aimé."<sup>5</sup> Il était surtout amoureux de l'amour. Il note constamment qu'il n'a jamais vécu que par l'amour. C'était un Don Juan, toujours prêt à de nouvelles conquêtes, non pas dans un effort pour trouver la femme idéale, comme il l'a cru lui-même, mais se servant de la domination amoureuse pour se rassurer, se prouver à lui-même son existence, s'affirmer. Poussé par un besoin puissant de recréer sans cesse pour lui-même une image forte et héroïque, que sa tristesse foncière mettait sans cesse à bas, Loti a pratiqué l'érotisme et a doté ses personnages masculins de la même attitude.

On peut parler d'érotisme quand le désir de possession complète se double du besoin de dominer et même de réduire le partenaire à l'état d'objet qu'on observe ou dont on se sert pour augmenter son plaisir ou se mieux connaître soi-même. Ce n'est pas se mêler à l'autre, c'est en quelque sorte s'en nourrir tout en laissant en l'autre sa propre trace. Malraux a dit dans la Préface des *Liaisons Dangereuses* que "il y a érotisme dans un livre, dès qu'aux amours physiques qu'il met en scène, se mêle l'idée d'une contrainte."<sup>6</sup> Malraux a aussi répété que c'est être soi-même en même temps que l'autre, que c'est

---

Mrs. Leguillon is Associate Professor of French at the University of St. Thomas.

éprouver ses propres sensations tout en imaginant celles du partenaire. Or, contrainte implique désir de dominer et Loti, qui partout, se sentait distinct, a découvert très vite que pratiquer l'érotisme était une façon magistrale d'abord de s'affirmer, ensuite de prendre pleinement conscience de soi-même, enfin d'apprendre à se connaître. C'est une attitude dans laquelle il s'est maintenu, mais qui n'est pas pour cela le pôle unique de sa complexion amoureuse. Cette attitude n'est qu'une facette qui s'inscrit dans le cadre des divers complexes qui étoilaient sa personnalité: en particulier le complexe du héros toujours prêt à affirmer sa volonté de puissance, mais paradoxalement doublé de nombreuses faiblesses. Cette attitude représente surtout l'effort, instinctif d'abord, d'un homme travaillant, comme l'a si bien dit Malraux, à devenir autre pour prendre de soi-même une conscience aigüe.

Pour étudier l'aspect érotique de l'attitude que Pierre Loti avait en amour, il n'est pas nécessaire de le séparer de ses héros, car il n'y a absolument rien dans son oeuvre romanesque, d'ailleurs très réduite en comparaison de sa production autobiographique, qui n'ait été jusqu'à un certain point vécu par lui. Si l'on excepte les marins d'*Aziyadé* et du *Mariage de Loti*, ainsi que l'écrivain des *Désenchantées*, qui ne sont autre que Loti lui-même, tous les personnages ne sont, à mon avis, que des personnages de second plan. Dans les romans de Loti, le véritable héros, multiforme, protéen, c'est le Destin.

La Fatalité détruit un à un tous ces personnages, ceux du premier comme ceux de l'arrière-plan. Elle les réduit à l'état de pantins, et c'est elle qui manœuvre les ficelles. C'est pour cela que ces personnages sont en général faibles, sans vraie valeur et qu'à tous, il manque quelque chose. Ce sont des vaincus d'avance, de simples jouets de la destinée. Ils sont toujours perdants au jeu de la vie: ils meurent ou bien le bonheur qu'ils croyaient tenir leur échappe.

Une conception profondément pessimiste imprègne toutes les intrigues, qu'une phrase de *Matelot* résume: "Une fatalité de décisions mal prises, d'espérances irréalisées, de projets manqués." Il n'est guère besoin d'étudier une à une ces intrigues.<sup>7</sup> Loti les a voulues très simples, comme ses personnages qui, à mon avis, peuvent être groupés en une masse plus ou moins anonyme. Ce sont des gens simples, appartenant à la classe des pêcheurs, des campagnards ou des gens de montagne. Ils sont honnêtes, purs même et bons, surtout parce que nous les voyons en flou, de loin. Utilisant une technique du dessin où il était maître, Loti ne se donne pas la peine de parachever leur esquisse, justement pour qu'ils se confondent. Tous ces gens ont des idées élémentaires, vivent leur vie sans se poser beaucoup de questions, et ne restent bons que s'ils n'ont pas été soumis à l'influence pernicieuse de la société. Faibles de nature, prisonniers de la société, de leurs traditions et de leurs superstitions, se connaissant mal et incapables de s'analyser, tous ces personnages falots se perdent encore dans le temps, la suite des temps et l'espace.

Les jeunes mâles sont de grands enfants, foncièrement bons. Pleins de santé, alertes et vigoureux, ils jouissent de la vie comme on respire, sans y faire trop attention, avec une parfaite simplicité. Il n'y a absolument pas d'exemple de jeunes gens qui ne soient ni bons ni foncièrement honnêtes. Loti les a créés à l'image de ses regrets, de ses chagrins, et de ses préoccupations sociales. Dans tous les cas, sans exception, ces jeunes gens ont eu une enfance entourée, protégée par une famille aimante et pauvre. Ils ont tous été élevés dans leur village, à l'abri des contagions malsaines et n'ont rien de commun avec "les pauvres étiolés des villes." Les dépravations précoces leur ont été épargnées au moment même où les personnages d'un Zola par exemple, grandissaient dans la boue. Les plus forts sont ceux qui ont eu la chance de rester dans leur milieu, entourés de traditions, protégés par l'honneur de leur nom à maintenir. Les plus faibles sont abandonnés à eux-mêmes et n'ont pas la force de faire seuls face à la vie.

Tous ne sont que médiocrement intelligents. Ils s'égarerent dans une complexité de sentiments mal définis, qu'ils n'arrivent pas à bien démêler, par nonchalance, par inertie. Aucun n'échappe au destin. Ils sont tous prisonniers, de leur milieu, de leurs traditions, de leurs occupations. Ils s'empêtrèrent dans la solitude, dans des rêveries lourdes d'angoisses inexplicées et finissent par s'enliser dans de vagues notions d'existences antérieures à celle de ce monde. Parfois leur vie se gâche à cause de malentendus jamais éclaircis. Loti a senti, dans *Ramuntcho* en particulier, écrit en 1897, qu'à l'intérieur de l'homme, comme dans sa vie, tout n'est que malentendu. Il est à déplorer que Loti n'ait pas eu connaissance des *Novelle per un anno* de Pirandello, écrites entre 1894 et 1919, où la même idée est développée. Il en aurait peut-être reçu suffisamment d'encouragement pour continuer dans cette voie qu'il n'a fait que pressentir et que Camus devait développer plus tard.

Le seul domaine où les personnages masculins s'affirment, c'est l'amour. Assez curieusement, ils sont tous "purs." Le plus touchant de tous, le petit Sylvestre, de *Pêcheur d'Islande*, meurt sans avoir connu l'amour physique. Les autres couchent peut-être avec des filles, mais ils ne sont pas dépravés. Ils font leur métier de jeune homme, dirait Musset. La plupart du temps, "l'amour, comme l'entendent les hommes ainsi trempés est toujours une chose saine, et dans sa crudité même, il demeure presque chaste," dit Loti dans *Pêcheur d'Islande* (p. 4).<sup>8</sup> Et pourtant, presque tous ces jeunes hommes pratiquent l'érotisme, de temps en temps et à des degrés différents. Ceux qui sont véritablement à l'image de Loti le font constamment et en connaissance de cause; les autres instinctivement et inconsciemment, si bien que derrière leur simplicité naïve, se profile l'ombre d'une perversité d'autant plus inquiétante qu'elle est, elle aussi, instinctive. Dans cette ambiguïté se retrouve un Loti partagé entre sa nostalgie de bonté et de bonheur et la réalité peu attrayante.

Le spahi a fait de sa maîtresse noire sa chose, un objet qui pare sa case,

un animal qui lui obéit et à qui il impose sa volonté, mais animal qui le désespère car, entre eux, c'est l'abîme des races. Il sait qu'il ne pourra jamais sentir le plaisir à la façon de cet être d'un autre sexe et d'une autre race. Sur le plan des relations sexuelles, Loti ne dédaignait pas les femmes des autres races, mais restait toujours le blanc raffiné. Il a transmis ses préjugés à ses personnages. Le spahi considère la femme noire comme "un fruit gonflé de suc toxiques rempli de voluptés malsaines," un véritable piège vivant, ce qui ne l'empêche pas de la désirer, car, toujours d'après Loti, les sens ne s'arrêtent pas aux barrières qui séparent les races.

Yann, le pêcheur, joue avec Gaud comme un chat avec une souris. Après lui avoir tourné la tête, il ne fait plus attention à elle pendant des années, sachant pourtant qu'elle l'aime à la folie. Tout en se torturant lui-même, il jouit, sans doute inconsciemment, de se savoir désiré. Très commodément, il choisit de ne pas approfondir ses sentiments à ce sujet, mais cette attitude est sur le chemin de l'érotisme.

Les personnages féminins sont esquissés d'une main encore plus légère. Les femmes n'existent que dans la mesure où elles servent à camper le personnage masculin. Les jeunes filles sont toutes chastes et pures; les jeunes femmes, par contre, ne le sont pas, mais elles rachètent leur manque de chasteté par un profond attachement à leur amant. Toutes sont décrites exclusivement à travers de désir masculin. Elles n'ont pas de vie personnelle et n'ont de prix que par rapport à celui que leur attache l'homme qui les désire. Gracieuse, dans *Ramuntcho*, est une beauté; à peine sortie de l'enfance, elle est désirable, honnête, inaccessible. Rarahu, du *Mariage de Loti*, n'est qu'une petite fille, espiègle, farouche, jolie, pure, que Loti épousera, à la mode tahitienne, pour la former, la plier à ses exigences. Madeleine, de *Matelot*, est une autre petite fille sérieuse et bien sage, protégée par une famille, des principes, toute une éducation honnête. Gaud, la fine bretonne de *Pêcheur d'Islande*, a un regard si honnête que les garçons voient tout de suite qu'ils ont affaire à une fille sage. Une longue scène où elle se déshabille n'a rien d'équivoque: elle se sait jolie, mais ne fait pas attention à son corps. Ou du moins, la scène n'a rien d'équivoque pour qui ne sait pas que Loti a été amoureux fou de cette Gaud qui, elle, n'a pas voulu de lui. La fille de pêcheur a rejeté l'officier de marine. On a l'impression que Loti obéit à des sentiments assez troubles en déshabillant longuement cette jeune fille dont il n'a pas pu s'approcher.

La pureté, la naïveté extrême, sont voulues par l'auteur; conquérir un territoire vierge a toujours donné plus de prix à la conquête, qui se double ainsi presque inmanquablement d'une minute au moins de contrainte, pure et simple.

Ses jeunes femmes ne sont pas mieux dessinées. Aziyadé est une petite esclave qui s'échappe de temps en temps de son harem; elle n'a de vie que par rapport à son amant. L'aventure que Loti mène avec elle ne respire ni

la pureté ni la fidélité (de sa part à lui), mais cette aventure est si bien rachetée plus tard par toute une vie de remords qu'elle reprend alors, vue de loin, une certaine pureté. D'ailleurs, l'intrigue est si simple qu'elle n'offre rien de dépravant à qui choisit de ne pas lire entre les lignes. Fatou-Gaye, la maîtresse noire du spahi, est à demi sauvage et farcie de défauts. C'est peut-être elle qui a le plus de personnalité. Elle a intrigué un Loti curieux des races différentes de la sienne. D'ailleurs, dans son genre, elle était très jolie, ce qui, pour Loti, rachète bien des choses, du moins chez les noires, car les jaunes n'ont jamais trouvé grâce à ses yeux. S'il n'est plus question de pureté dans l'aventure qui la lie à Jean, la liaison reste au niveau naturel; c'est la seule qui produise un enfant; il n'y a pas de dépravation, et surtout, Fatou-Gaye reste fidèle à son amant jusque dans la mort.

Pas plus que leurs amoureux ou leurs amants, ces femmes ne savent examiner leurs sentiments à fond. Trois sont des illettrées: Aziyadé, Rarahu, et Fatou-Gaye; les autres sont des ouvrières ou des filles de la campagne, sans grandes connaissances, sans ambition, sans grande étoffe. Les seules qui soient lettrées et appartiennent à la haute société, sont les Désenchantées; elles plaident pour l'émancipation de la femme turque; elles ont beaucoup fait pour la renommée de Loti, mais elles ne sont que des pantins s'agitant dans un monde de souricières, s'épuisant à trouver des portes de sortie qui n'existent pas. Tous les personnages féminins sont vus du dehors, décrits par un homme qui, malgré le commerce qu'il a eu avec le sexe féminin, n'a jamais rien compris aux femmes. Il les a désirées, il a possédé leurs corps, mais il ne s'est jamais véritablement intéressé à elles.

Si les personnages de deuxième plan, qu'ils soient masculins ou féminins, peuvent être groupés de façon presque anonyme, les marins d'*Aziyadé* et du *Mariage de Loti* méritent d'être examinés de plus près car leur attitude en amour est celle de Loti lui-même.

Le marin qui tombe amoureux d'Aziyadé est un Don Juan. Comme celui de Byron, il n'est pas méchant; il est jeune, beau, et séduit spontanément, rien qu'en passant dans une rue. Il ne cherchera pas à tromper cette nouvelle Haïdée par de faux serments ou par des promesses impossibles à tenir. L'officier n'est pas inconstant par tempérament, pour la bonne raison qu'il reste enfermé en lui-même. Il ne se fatigue pas d'Aziyadé, comme Loti ne se fatiguera pas non plus de chacune des femmes qu'il prendra. Ce seront des forces étrangères, supérieures, contre lesquelles il ne pourra rien, les décisions de l'Amirauté, par exemple, qui viendront commodément le séparer de l'éluë du moment et qui le forceront à se tourner vers d'autres. Loti n'ira pas de femme en femme dans l'espoir de trouver l'amour total, de rendre hommage à la Beauté ou de découvrir la femme idéale. Il ne les collectionnera pas pour en rêver et se promener plus tard dans une galerie de portraits.

À l'encontre de Byron, il ne voyait pas les femmes comme des êtres dangereux contre lesquels les hommes doivent se défendre. Les femmes étaient



pour lui des créatures mises là pour lui permettre de se réaliser pleinement. Sartre a dit dans *l'Être et le Néant* qu'on n'aime pas pour s'anéantir, on aime pour se créer; c'est bien ce qui se passe chez un Loti angoissé à mort devant l'émiettement de sa vie et qui voulait durer.

Au commencement du roman, l'officier de marine d'*Aziyadé* en est précisément où en était Hassan:

Il en était venu jusqu'à croire, à vingt ans,  
Qu'une femme ici-bas n'était qu'un passe-temps.  
Quand il en rencontrait une à sa convenance,  
S'il la gardait huit jours, c'était déjà longtemps.

Ce que l'officier-Loti appelait son amour pour Aziyadé commence par le désir de la réduire au niveau d'objet dont on dispose, sans se soucier de la souffrance ainsi imposée. Aziyadé résiste de toutes ses forces à un projet "cynique" que son amant lui expose. "Je lui avais déclaré que le lendemain je ne voulais plus d'elle; qu'une autre allait pour quelques jours prendre sa place; qu'elle-même reviendrait ensuite, et m'aimerait encore après cette humiliation sans en garder même le souvenir" (p. 188). Il admet qu'il n'aime pas la nouvelle venue et que seuls, ses sens sont enfiévrés. Il décrit cette nouvelle femme comme on décrit un fruit: "une bien splendide créature aux chairs fraîches et veloutées, aux lèvres entr'ouvertes, rouges et humides." C'est la personnification de la volupté et il en a rarement vu de plus belles, là, près de lui, attendant son bon plaisir; il se contente pourtant de la regarder, de l'écouter parler avec volubilité, savourant l'humiliation qu'il lui inflige en ne la retenant pas. "Je l'avais désirée, elle était venue; il ne tenait plus qu'à moi de l'avoir; je n'en demandais pas davantage et sa présence m'était odieuse" (p. 192).

La petite Rarahu est également la chose de l'officier du *Mariage de Loti*. Elle lui appartient, mais lui, ne voulant appartenir à personne, choisit de dominer. Il sait qu'elle a une nature "étrangement ardente et passionnée," et pourtant, il l'abandonne au milieu d'une saturnale, dans une foule affolée. La pensée qu'elle y est, énervée par la danse, livrée à elle-même, le brûle, mais en la laissant seule, il se prouve à lui-même que c'est lui le maître et qu'il peut faire d'elle ce qu'il veut.

Dominer, contraindre, sont des étapes sur le chemin de l'érotisme. Il y a plus, et Malraux le dit ainsi: "Tout le jeu érotique est là: être soi-même *et l'autre*, éprouver ses sensations propres et imaginer celles du partenaire. . . . Étrange faculté, que de supposer des sensations, et d'en éprouver aussi; plus étrange encore de saisir un tel jeu."<sup>9</sup> Ici, nous pensons à Ferral, de *La Condition Humaine*, dont le plaisir jaillissait dès qu'il se mettait à la place de l'autre, "c'était clair, de l'autre, contrainte par lui. En somme, il ne couchait jamais qu'avec lui-même, mais il ne pouvait y parvenir qu'à la condition de n'être pas seul. . . . Il lui fallait les yeux des autres pour se voir, les sens d'une autre pour se sentir."<sup>10</sup> N'est-ce pas ce qui se passe chez Loti, soulevant Aziyadé

pour que la tête de la jeune femme soit sous un rayon de lumière et qu'il puisse la regarder pendant qu'il la possède?

Loti se sert du vocabulaire courant; il emploie les mots "aimer" et "amour," mais il n'y a jamais "l'autre." Vraisemblablement, il n'aura jamais connu la plénitude d'un amour partagé. Il est possible qu'il ait vraiment "aimé" une fois, surtout quand Aziyadé est devenue inaccessible, par la distance qui les séparait, par la propre inertie insouciant de Loti, enfin par la mort de la jeune femme. A partir de là, elle sera le grand amour de Loti; il parlera d'elle jusqu'à ses derniers jours, sans doute sincèrement persuadé de l'avoir aimée d'amour, car il y a chez lui un élément d'intellectualisation avec lequel il faut compter. Mais du temps où ils vivaient ensemble, il en allait autrement. Ce que Loti appelle amour est pour lui le moyen de se prouver à lui-même qu'il existe, qu'il est puissant, même si c'est le corps qui le mène pendant un moment. Il dit avec satisfaction: "Savoir . . . que quelqu'un rapporte toutes ses pensées, tous ses actes à vous; que vous êtes un centre, un but, en vue duquel une organisation aussi délicatement compliquée que la vôtre, vit, pense et agit! Voilà qui vous rend forts!" (*Aziyadé*, p. 176). Cette attitude est très proche de celle de Ferral rêvant devant Valérie endormie après l'amour: "Un être humain, une vie individuelle isolée, unique, comme la mienne."<sup>11</sup>

L'oeuvre de Loti donne bien l'impression qu'il n'a repoussé aucune occasion d'ordre sexuel que lui offrait la vie. Parfois, c'est la simple minute de sensualité qu'il cueille au passage. En An-nam, couché dans une jonque, il regarde les croupes de ses quatre jeunes rameuses et note que "tout l'effort d'impulsion se fait dans leurs reins souples, moulés sous des tuniques collantes et dont on croit, à chaque secousse en avant de la jonque, sentir sur son propre corps la poussée troublante" (*Propos d'exil*, p. 235). Pierre Briquet a noté avec raison que, "dans les choses de l'amour, Loti reste la proie d'une insoluble contradiction." Une fois assouvi l'appel de la sensualité, son premier sentiment est celui de l'abjection de la bien-aimée.<sup>12</sup> C'est bien ce qui le pousse à réagir comme il le fait dans l'épisode suivant. En *Galilée*, il est servi dans un café par une jeune fille tout à fait orientale, possédant d'irréprochables traits et des joues de santé dorée. Elle apporte des narguilés qu'elle "amorce soigneusement avec une complète insouciance du charme que peut-être elle y ajoute en y appuyant sa bouche." Brièvement, le pessimisme envahit Loti; il s'y mêle le regret de ne pas pouvoir cueillir toutes les beautés de la terre, comme le jour de sa petite enfance où il n'avait pas pu cueillir toutes les fleurs qu'il croyait nées pour lui. Il conclut par cette réflexion: "fille d'auberge en somme, dont la beauté sera cueillie par le premier venu" (p. 202). Sur le chemin d'Ispahan, c'est la même réaction; ce n'est pas la réflexion d'un homme attristé par de pitoyables destins féminins, c'est le soupir du mâle qui ne peut pas les avoir toutes: "petites beautés persanes que l'on voilera bientôt, petites fleurs d'oasis, destinées à se faner dans ce village perdu" (p. 161). Aux Indes, une fête est donnée en son honneur et une bayadère danse

pour lui seul un simulacre d'amour. Il la décrit comme un jouet, "un corps souple de couleuvre . . . des bras de séduction et d'enlacement," avant d'avouer à quel point il est troublé: "il y a ces yeux à l'expression changeante, moqueuse ou tendre, plongeant au fond des miens jusqu'à me faire trembler . . ." (p. 218). Puis il la détaille à nouveau, essayant de démonter le mécanisme de cette poupée qui arrive à le toucher ainsi: "On voit jouer à nu sa taille et la base de ses seins . . . elle rit avec sa bouche, avec ses yeux et ses sourcils, avec sa poitrine, avec ses seins que l'on voit tressauter" (p. 221). Il continue, décrivant de façon anodine, mais fasciné comme un voyeur:

Deux musiciens la suivent, chantant en même temps qu'elle danse, la tête avancée, penchés, eux qui sont grands, vers elle qui est petite; ils ont l'air d'en être maîtres, de l'inspirer, de la posséder; ils ont l'air de la conduire par leur souffle, de souffler dessus comme sur un papillon étincelant et léger, docile à leurs caprices. Et cela encore a je ne sais quoi de malsain et de pervers.

Vite, il se secoue; n'est-il pas l'invité, celui qui choisit, le maître? Dans l'ombre, il y en a d'autres, "l'une surtout, bien étrange, qui m'avait d'abord frappé, sorte de belle fleur vénéneuse, svelte et grande." Enfin, il leur assène à toutes son jugement final. Elles ne sont que des choses et lui, Loti, les domine toutes. "Que peut-il bien y avoir dans l'âme d'une bayadère . . . préparée depuis des cents et des mille ans, à n'être qu'une créature d'illusion et de plaisir?" (p. 223).

C'est souvent qu'il a tendance à englober les femmes dans une anonymité dédaigneuse. A trente ans, au Monténégro, il s'intéresse à une petite gardeuse de chèvres. Elle est jolie et il la regarde "comme il regarde les fleurs rares qui poussent ici dans les bois." Il a, dès le début, cette phrase de maître: "D'abord, elle se sauvait, comme elles font toutes" (*Fleurs d'ennui*, p. 187). Pasquala Ivanovitch croît pour lui seul. Leur aventure a l'innocence attrayante d'une idylle pastorale, très simple, presque pure. Pourtant, Pasquala lui échappe, d'abord parce qu'il ne peut absolument pas communiquer avec elle; alors, il la réduit à rien; il se dit que, "quand beaucoup de nuits semblables — avec des saisons et des années — auront passé sur ces montagnes éternelles, Pasquala dormira pour toujours sous la chapelle, dans l'ossuaire" (p. 226). Voilà Pasquala possédée le plus complètement du monde, irrémédiablement, et l'aventure classée. On a l'impression qu'ainsi étiquetée, elle va prendre place sur les rayons du petit musée avec les coquillages et les papillons montés en épingle, soustraits au temps, morts, mais possédés. Déjà, cela avait été le sort d'une conquête d'une heure dans une des îles de la Polynésie. Le jeune aspirant de marine avait été tenté immédiatement à cause de toute la splendeur originelle que les peuplades de ces îles ont conservée, nous dit-il. Il a vu d'abord le collier en fleurs d'hibiscus, d'un rouge ardent sur le bronze clair et presque rose de la gorge nue. C'est alors une vague de désir au fond de laquelle il se laisse couler, "ce désir que tout corps éprouve d'un autre corps, d'un corps doux à caresser et à étreindre, pour tromper



l'angoisse de se sentir seul devant le mystère des impassibles choses." Ici, le désir se double de "l'ivresse de fondre en cette créature très voisine de l'humanité primitive, l'enfant trop raffiné héréditairement qu'il avait déjà conscience d'être . . ." (*Château de la Belle-au-Bois-dormant*, p. 165). C'est donc toujours à lui seul qu'il pense; au désir satisfait s'ajoute l'orgueil d'avoir eu une expérience de plus, lui profitant à lui seul.

Au Japon, si Loti a détesté Chrysanthème, c'est qu'elle le niait, tout simplement. Elle lui prêtait son corps, mais n'avait que faire de lui et s'en souciait très peu.<sup>13</sup> C'est pour la même raison qu'il n'est pas à l'aise avec les prostituées, leur sorte d'amour étant un miroir trop brouillé. Un épisode d'Afrique nous le montre humilié parce que la femme ne le regarde même pas, va jusqu'à le dédaigner. Il se sent alors infiniment triste d'être ainsi prisonnier de la chair.<sup>14</sup> Une fois au moins, il a dû rencontrer une femme qui a compris son jeu érotique ou bien l'a joué elle-même; nous ne saurons jamais si elle l'a bafoué ou si elle l'a nié, car il semble avoir pour elle un dédain souverain; pourtant, elle lui avait donné "avec élan, tout ce qu'elle possédait au monde, sa forme encore admirable, ses jolis yeux et l'expression tendre de son sourire." On trouve ce passage étonnant où il la nie à son tour; songeant qu'elle doit être morte maintenant, il se plaît à imaginer qu'elle n'est "rien qu'une effroyable chose sous la terre" ou "des morceaux momifiés, étalés comme pièces de dissection sur des tables de laboratoire."<sup>15</sup> Voilà la femme réduite à l'état de viande de boucherie. L'image d'un Loti amoureux romantique ne peut plus se concevoir quand on le voit évoquer une femme sous forme de ces débris immondes; c'est le fond de l'abîme, mais Loti, après y avoir poussé le partenaire féminin, reste sur le bord, horrifié et fasciné à la fois.

Physiologiquement, en amour, il y a frustration, possession répétée étant loin de vouloir dire fusion et, parfois, dans la vie, deux amants, exaspérés par la nécessité de s'arrêter à un seuil impossible à franchir, peuvent aller jusqu'à chercher une union qu'ils croient plus parfaite, dans la mort. Loti, irrémédiablement seul, l'a senti et l'a dit, parlant pour lui-même et pas au nom de lui *et* de sa partenaire. Dans son *Journal intime*, on trouve ces lignes où il avoue, sans transposition, son désir de possession totale de l'autre. "Avant que ce ne soit fini de ma jeunesse [il a 28 ans], je voudrais qu'on m'enterrât dans une même fosse avec celle que j'aime à présent, de peur que cette forme de l'Inconnaissable que j'essaie d'embrasser en elle ne s'échappe encore, et que je ne retombe dans le vide" (p. 3). C'est donc bien la peur d'être seul, encore et toujours, qui le poursuit. Il dit être las d'ouvrir les bras pour êtreindre et ne rien posséder vraiment, alors que dans la dissolution des êtres, il pense pouvoir atteindre à une possession mystérieuse de l'autre. "Je voudrais que, dans la fosse, elle fût couchée sur moi, pour que la décomposition de son corps passât au travers du mien. . . . Quelque part dans les bois où nous serions seuls à nous fondre ensemble dans la terre, à passer dans

les racines, dans les branches, dans les mousses" (p. 93). L'année suivante, il s'agit d'une autre femme, mais il répète: "Mon Dieu, comme toujours, je l'adore, cette femme! Et je donnerais toute ma vie, mon honneur, pour seulement toucher encore ses lèvres avec les miennes, pour être mort avec elle et couchés ensemble dans la terre, enlacés jusqu'à la destruction finale" (p. 67). Pour une autre encore, il s'écrie: "Je rêvais qu'on nous coucherait dans une même fosse pour que nos cendres fussent mêlées."<sup>16</sup>

Par ce qu'il appelle amour, il nous dit qu'il croit s'approcher de l'Inconcevable, de l'Incompréhensible et de l'Inconnaissable. C'est donc que, pour lui, l'amour physique représente une interrogation et une quête d'ordre métaphysique. Fait comme il était, il y mêlait toujours "quelque chose d'étrange et de mortel, une préoccupation de l'au-delà, une angoisse, une inquiétude de voir tout finir" (*Fleurs d'ennui*, p. 118). C'est parce que, pour le séducteur qu'il était, chaque possession n'était que la promesse, jamais tenue plus d'un instant, de l'affirmation de soi; d'où vient pour lui l'impossibilité de renoncer à une aventure amoureuse quelle qu'elle soit. Renoncer une seule fois pourrait lui coûter l'occasion décisive de se trouver. Loti nous confie que, comme un instrument de musique bien accordé, il commençait à aimer rien qu'en entendant des mots d'amour dits dans une langue nouvelle (*Fleurs d'ennui*, p. 192). Le plus révélateur, à mon avis, c'est qu'il dit que, dans les mots nouveaux qu'il prononce, il ne reconnaît plus le son de sa propre voix; il lui semble n'être plus lui-même (p. 72). On pense à l'épisode du phonographe de *La Condition Humaine*.

Loti est assez complexe pour avoir très bien compris, comme Ferral, que le seul sentiment positif, la seule réalité, "c'est l'angoisse d'être toujours étranger à ce qu'on aime."<sup>17</sup> L'angoisse de Loti est devenue un élément nécessaire, permanent, lui apportant un certain degré de stabilité.

Loti est absolument persuadé qu'il n'y a pas de salut dans le couple. Il cherche la femme, pratique avec bonheur l'art de la séduction par la mélancolie, comme Barrès;<sup>18</sup> il en tire un plaisir esthétique des plus finement égoïste, mais une fois franchi le seuil de la séduction, c'est brutalement qu'il joue le jeu érotique, pour lui seul. Il ne semble donc pas exact de voir dans l'érotisme "un rêve romantique qui s'alimente inconsciemment au mythe de l'être total des origines, homme-femme avec un seul corps que le Créateur aurait séparé en deux parties cherchant à se rejoindre dans l'unité du couple."<sup>19</sup>

Loti a avoué qu'il en était venu à s'effrayer d'avoir trop laissé de lui-même à travers toutes ses amours, de s'être ainsi dépouillé, de s'être éparpillé. Remarquons qu'il n'y a toujours pas de place dans ces réflexions pour ce que les femmes pensent. Toutes ses héroïnes, qui ont vraiment existé, meurent ou disparaissent. Ce sont presque toutes des illettrées, ou des femmes parlant une autre langue que la sienne, des femmes avec qui tout rapport intellectuel un peu approfondi était impossible. Dans les récits transposés de la vie de Loti, Aziyadé et Rarahu meurent, tandis que le héros poursuit sa vie d'aven-

tures. Cette peur de s'être dépouillé était donc peu fondée, mais elle mènera Loti à désirer des enfants.

Longtemps, Loti n'en avait pas voulu, car, pour lui, c'était se résigner, se plier, faire comme tout le monde, et, d'une certaine façon, accepter d'être remplacé, commencer à préparer sa propre disparition. Je crois que dans cette idée existe un des germes de sa négation instinctive de la femme telle qu'elle apparaît dans son oeuvre. C'est que la femme, de par sa nature, est plus intimement liée à la race et à la création, alors que l'homme est plus tragiquement seul. Son rôle est essentiel dans ce domaine, soit, mais bref, et peut, émotionnellement, rester sans importance. A partir du moment où il sera pénétré de l'idée que la femme est moins seule que lui, Loti voudra partager avec elle ce lien qu'elle a avec la création. Il commencera à penser que se perpétuer peut-être considéré comme une façon de lutter contre la mort. Mais il lui faudra longtemps pour en arriver là, car c'est aussi le renoncement au moi complet. Des êtres issus de soi sont autres. Il faut ne plus être complètement, totalement égoïste, pour accepter de les mettre au monde. Mais ces sentiments appartiennent à la vie personnelle de Julien Viaud et mon étude veut se limiter à l'oeuvre qu'il a livrée au public.

#### NOTES

1. André Lagarde et Laurent Michard, *XIXème siècle* (Paris: Bordas, 1965), p. 565.
2. Emilien Carassus, *Le snobisme et les lettres françaises* (Paris: Colin, 1966), p. 246.
3. Keith G. Millward, *L'oeuvre de Pierre Loti et l'esprit fin-de-siècle* (Paris: Nizet, 1955).
4. Raymonde Lefèvre, *La vie inquiète de Pierre Loti* (Paris: Société française d'éditions littéraires et scientifiques, 1934), pp. 14-15.
5. *Journal Intime, 1878-1885* (Paris: Calmann-Lévy, 1929), pp. 14-15.
6. (Paris: Gallimard, 1958) p. 14.
7. Pierre Briquet, *Pierre Loti et l'Orient* (Neuchâtel: Editions de la Bâconnière, 1945).
8. Toute référence aux oeuvres de Loti antérieures à 1911 est tirée des *Œuvres Complètes* (Paris: Calmann-Lévy, 1893-1911).
9. André Malraux, *La Tentation de l'Occident* (Paris: Grasset, 1926), p. 102.
10. André Malraux, *Romans* (Paris: La Pléiade, 1947), p. 352.
11. *Ibid.*, p. 268.
12. Briquet, p. 322.
13. Robert de Traz, *Pierre Loti* (Paris: Hachette, 1948), p. 116.
14. *Quelques aspects du vertige mondial* (Paris: Calmann-Lévy, 1917), p. 106.
15. *Prime Jeunesse* (Paris: Calmann-Lévy, 1919), p. 200.
16. *Un jeune officier pauvre* (Paris: Calmann-Lévy, 1923), p. 228.
17. Malraux, *Romans*, p. 347.
18. *Jardin de Bérénice* (Paris, 1910), p. 88.
19. Geneviève Bonnefoi, "L'érotisme et l'art," *Lettres nouvelles*, avril-mai 1964, pp. 163-170.